

XYZ. La revue de la nouvelle

Peine perdue

Joseph Jean Rolland Dubé



Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3863ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rolland Dubé, J. J. (1993). Peine perdue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 45–47.

PEINE PERDUE

JOSEPH JEAN ROLLAND DUBÉ

Clément, mon ami, pendant que je t'éponge le front, pendant que je caresse tes cheveux, pendant que tu te reposes malgré toi, sur ce lit, sur ce lit trop petit pour toi, trop petit pour quiconque, beaucoup trop fragile pour subir ta colère, ta tristesse, ton épuisement, je te regarde et je crois que tu es celui qui me fera sortir du mensonge. De mon mensonge, de ce faux-semblant que je cultive sans réserve depuis si longtemps, que j'alimente à toutes les fois que je me rends à la bibliothèque et que je feins de regarder les bandes dessinées, derrière lesquelles je dissimule aux travailleurs sociaux, aux psychiatres et aux infirmiers les œuvres littéraires qui alimentent ma vie, ma vie cachée, ma vie abstraite. Ces vieux ouvrages, ces œuvres déjà classiques qui me plaisent tant. Derrière *Astérix en Corse*, je lus la semaine dernière le *Second Manifeste du surréalisme*, pour la millième fois peut-être. Derrière *On a marché sur la Lune*, je me renseignai, hier encore, sur *Les Chants de Maldoror*. Ne crois pas que je n'aime pas Milou ou Idéfix, Clément, ne crois pas que je n'apprécie pas leurs mignons petits visages néoténiques, mais je les apprécie tellement plus après quelques pages d'un catalogue sur l'œuvre de Jean-Paul Mousseau... D'ailleurs, Clément, sache que lorsque j'appris la mort de Mousseau, un matin, de Mousseau, peintre dont j'ai aimé et aime encore la folle texture, je pleurai pendant des jours. Ici, les gens croyaient que je pleurais parce je ne sais véritablement pas faire autre chose. Les gens croyaient que je pleurais parce que la chaise berçante ne me suffisait plus. Oui, j'ai pleuré la mort de Mousseau. Tu connais l'œuvre de Mousseau, Clément? Tu connais ces images oubliées? Ces images oubliées valant à elles seules un millier de vernissages contemporains? Je ne

parle pas peinture, ici, Clément. Je parle de la vie elle-même. Si tu ne connais pas ces images, Clément, je te les ferai découvrir, si tu veux, lorsque tu iras mieux, quand nous partirons d'ici.

Car je crois être décidée à partir, avec toi...

Car je crois que tu es celui qui me fera sortir de mon mensonge, de cette doublure caractérielle sur laquelle j'insiste depuis mon plus bas âge. Je crois que tu es celui avec qui je décide de vivre. Tu n'as aucune idée du bien que tu me fais, ami, lorsque je te regarde aimer les *logos* et tous les autres symboles de la rigueur chimérique. Car tu aimes encore tout ce qui t'a amené ici, tu sais... Et tu aimeras tout cela jusqu'à en crever.

Tout ce que j'ai drastiquement refusé, jusqu'à présent.

Tout ce que je répudierai pour toujours.

À cinq ans, Clément, lorsque je réalisai que je serais seule, que je serais seule devant la vie, devant toute la vie, dépossédée malgré moi de ce qui rend les autres — ceux-là, ceux que tu connais si bien — si austères face aux véritables enjeux, lorsque je réalisai que je refuserais le moindre compromis, de toute ma vie, alors je décidai de jouer ce jeu. Pour ceux qui, de famille d'accueil en famille d'accueil, insisteraient pour que je devienne comme eux, insisteraient pour que je tourne en rond des après-midis entiers sur le lac gelé, pour ceux-là je serais Gloire, celle qui afficherait la couleur trouble. Gloire la troublée, la perdue, le coussin du ciel. Gloire, celle qui se balancerait jusqu'à la mort. Gloire, celle qui serait expliquée aux voisins en quelques syllabes.

Gloire, un non perpétuel.

Car moi, vois-tu, Clément, je n'avais rien à perdre.

Rien.

Tu es une victime, Clément, trop sensible, trop enthousiaste, trop honnête, trop enclin à dire oui devant les barreaux. Les barreaux de ton siècle, de leur siècle. Une victime de ton enthousiasme et de l'orgie d'information, de l'épée de Damoclès sous laquelle tu as grandi. Tu ne pouvais pas faire autrement, j'en conviens. Comment les retenir? Tu as toujours dit *oui*, Clément, et crois-moi, je ne serai pas celle qui te le reprochera. Non. Car le

non de ma vie et le *oui* de la tienne, c'est le même enjeu. Je sais trop bien, de toute façon, que *oui* et *non*, ça veut dire la même chose. Pour nous. Pour nous deux. Depuis le début et jusqu'à la fin, nous parlons et parlerons le même dialecte, dialecte souverain, dialecte sans appel. Langue de ceux qui refusent l'éphémère. Jargon de ceux qui refusent et refuseront catégoriquement de prendre quoi que ce soit au sérieux.

Jusqu'à en cesser de rire.

Tu sais, Clément, déjà je suis ailleurs, ailleurs avec toi. Si tu le veux bien, bientôt, nous partirons, sur la route, ensemble, lorsque tu iras mieux.

Lorsque je te proposerai l'infini.

Et tu diras oui, je crois.

Je laperai le bouillon et tu mangeras les nouilles.

Imagine-nous ailleurs, Clément, mon ami.

Imagine-toi perdu, seul, dans la purée primordiale, depuis toujours.

Comme moi.

À bientôt, Clément, mon ami.

À bientôt, mon amour.

XYZ

XYZ
éditeur

l'ère nouvelle

*Les recueils insolites
des spécialistes de la nouvelle*



120 pages, 14,95 \$

Claire Dé
Chiens divers
(et autres faits écrasés)

« Me métamorphoser en extra-terrestre, les membres engainés de cellophane iridescent, la taille étranglée d'un corselet de chitine rutilante et, sur le chef, un casque intégral hispide, orné des antennes poilues et des volumineux globes oculaires à facettes rougeâtres d'une *Cochliomyia* hominivorax de cauchemar, dite littéralement mangeuse d'hommes? Trop intimidant... »

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal (Québec), H2X 3M4